

LÉNINE ET BEN GOURION

Il est donc permis à des gens intelligents d'être en désaccord (relatif) sur Israël et la Palestine, ce pont-aux-ânes des grandes consciences, sans que le débat, ou ce qui en tient lieu, finisse par les (et nous) rendre idiots. En 2009, Élie Barnavi, historien et ancien ambassadeur d'Israël en France, publie un petit essai : *Aujourd'hui ou peut-être jamais. Pour une paix américaine au Proche-Orient* (André Versaille). Il analyse avec une circonspection désespérée la politique catastrophique d'Israël et les réactions des fanatiques arabes qui lui font face. Sa conclusion est que l'état politique régional est tel que seuls les États-Unis sont désormais en mesure d'imposer un règlement (relativement) pacifique à des acteurs aussi médiocres, aveugles ou intolérants.

Dans la tradition somnifère du dialogue au sommet, Régis Debray lui répond aujourd'hui en publiant *À un ami israélien* (Flammarion). L'un et l'autre sont les invités d'Alain Finkielkraut¹. Ils ne sont pas d'accord sur tout. Mais leurs intelligences les rapprochent davantage que leurs opinions ne les séparent. Ce mécanisme de l'empathie à l'œuvre est paradoxalement révélé par les efforts que leur hôte, comme malgré lui, fait pour attiser la querelle qu'ils n'ont pas.

Par nature et par culture, Finkielkraut aime que le débat prenne feu : parce que lui-même prend feu, parce qu'il est un homme de médias. Lorsqu'il arpente des domaines comme la littérature, il est un peu plus que ça : sa passion cherche dans l'œuvre « ce qui est digne d'amour », comme aurait dit Barrès. Lorsqu'il arpente des domaines comme Israël ou l'Éducation nationale, il est un peu moins que ça : sa passion ne cherche plus dans le sujet que ce qui est digne de polémique ou d'actualité. Il serait vain de le lui reprocher : l'exagération indignée est la forme publique que prend son angoisse ou son chagrin. Si l'émission est intéressante, c'est parce que cette exagération est dominée par l'admiration, ou le respect, que lui inspirent ses invités. Son cœur supporte mal les critiques que Régis Debray adresse au gouvernement israélien ; son esprit doit accepter le ton pacifié sur lequel elles sont faites. Finkielkraut est émouvant lorsqu'il est divisé.

Enflant les voiles sous le vent de son propre enthousiasme, le voici qui lit à Debray une phrase de son livre, qui se trouve page 23. Elle évoque la manière dont furent chassés les Palestiniens en 1948 : « *Huit cent mille autochtones chassés de leur terre manu militari, d'après un plan nommé, je crois, Daleth, concerté par un chef charismatique agissant avec la rudesse d'un "bolchevik sans le communisme" et exécuté par votre armée avec une force d'âme exemplaire.* » Le chef charismatique dont il s'agit était David Ben Gourion, mais Debray n'a pas besoin de l'écrire : il s'adresse comme toujours à des gens qui savent. Son grand style est travaillé par tout l'implicite d'une dignité raisonnée et de la connivence intellectuelle. Il prétend écrire comme respirent les charmois, dans les hauteurs.

Comment peut-on écrire une telle phrase ?, semble penser Finkielkraut. Comment peut-on comparer les fondateurs d'Israël à des tueurs bolcheviques ? Debray dit d'une voix douce : « *Mais vous ne citez pas la phrase suivante...* » L'autre, bon et sincère élève, s'exécute : « *Villages rasés, civils exécutés sur-le-champ, foules poussées dans le dos, impitoyablement.* » Il s'arrête, comme surpris. Debray, en position de maître : « *Continuez !* » Finkielkraut continue : « *Ce passé, qui passa comme une lettre à la poste, a été exhumé, un demi-siècle après, avec un courage et une intégrité non moins exemplaires, par vos "nouveaux historiens"...* » Il s'agit des historiens israéliens. Finkielkraut enchaîne : « *Mais oui, bien sûr, vous avez raison... Mais est-ce que c'est ça que disent les nouveaux historiens, et qu'en concluez-vous ?* » La discussion est relancée. Mais, un instant, on a entendu ça : les complexités d'un livre s'imposent à la simplification d'un débat. ■

1. « Répliques », France Culture, 22/02/2010.